

Le Nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel, 1945

Auteur(s) : Malaquais, Jean

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Aragon, Louis](#), [Pamphlet](#), [URSS](#)

Présentation

Date1945-03

GenreEssai

Information générales

LangueFrançais

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

Description & Analyse

DescriptionCe pamphlet connaît plusieurs publications :

- « *Louis Aragon, or the Professional Patriot* », *Politics*, n° 19, novembre 1945 (trad. Louis Clair, Isabella Fey).
- « Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel », *Masses*, n°6, décembre, 1946.
- « Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel », *Cahiers Spartacus*, 1947.
- « Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel », *Les Amis de Spartacus*, 1970.
- *Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel*, Paris, Syllepse, 1998.

Malaquais l'écrit pendant son exil à Mexico (mars 1945). Aragon, à cette époque, attaquait de manière virulente André Gide. Malaquais, pour défendre son ami et par conviction politique anti-staliniste, écrit ce pamphlet contre l'écrivain "officiel" de l'URSS et de la résistance gaulliste.

Informations sur l'édition numérique

Editeur de la fiche Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

Citer cette page

Malaquais, Jean, Le Nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel, 1945, 1945-03.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 17/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/115>

Copier

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

LE NOMME LOUIS ARAGON OU LE PATRIOTE PROFESSIONNEL

Il est triste que souvent, pour être
bon patriote, on soit l'ennemi du res-
te des hommes.

Voltaire

Le goût de l'ère fruit qu'on appelle "patriote" - qu'il soit d'ici ou de là-bas ou d'ailleurs - en vaut la gangrène. Acre et vert fruit en effet, qui fait profession d'aimer "son" pays, et par voie de conséquence n'aime pas le vôtre. Acre et vert et ratatiné fruit que notre temps secrète comme la limace sa bave, mais dont la morphologie ne doit rien à celle des Jemmes d'Arc, Bolivar et autres Machabés. Je ne connais pas mélange plus curieux de berge, de glande lacrymale et de constipation chronique que cette dans qui se sent tout chose quand sur un manche à balai on hisse les couleurs de "sa" patrie, que ce monsieur qui s'étouffe d'émotion quand bat le tambour de "son" régiment. Bizarre et corrosive chimie qui réactionne comme un acide dès lors qu'on ne pense pas le plus grand bien de la vaillance de vos sous-officiers, de l'excellence de vos vertus domestiques, de la supériorité de votre gomme à chiquer. Psychologie de dindon qui voit rose au faite de son tas de fumier, qui voit rouge si le dindon du voisinage y pique le bec.

Psychologie de dindon qui fait la rose et pousse du vent. Mais, du moins, est-il honnête. Le dieu des dindons l'ayant pourvu de la aaroncule, il est naturel qu'il la fasse bander. Fidèle à son état, il répondra en gloussant dès qu'on agite la crâcelle héroïque. Moldave, il pique une crise si dans un communiqué de presse son nom est précédé de celui du Batave : Batave, il en tirera orgueil. Il se gonfle et se dilate à la flatterie : quand on applaudit à son plumage, à ses éperons, à sa croix : et prend rouge si on n'applaudit pas à ses bruyamment à son gré. Il a tous les mauvais goûts : celui d'humecter ses discours de tricolores vibrants, celui d'admirer les statues équestres, celui de préférer les poèmes pompiers. Remarquablement permeable à la mise en scène, à la fanfreluche officielle, il est du tout des les parades, - la claque généreuse et le bonnet approbatif. Mais rien ne le transporte comme le nombre de bombardiers de "notre" aviation, le tonnage de "notre" marine, les boutons de cuvette de "notre" infanterie. Non pas qu'il soit indifférent quant aux fromages de "notre" pays, au tour des hanches de "nos" minipettes, tout ce à quoi il peut accoler l'adjectif possessif notre ouvre ses vannes patriotiques car c'est un citoyen qui a la fierté facile, mais avant toute chose il est sensible à la trompette et au sabre. Il est martial comme on louché, comme on est sujet aux rumeurs de cerveau : - martial naturellement et sans effort. Et plus glorieuse sera la trompette, plus clinquant le sabre sur le pavé, et plus orgueilleux se sentira le Moldave de n'être pas Batave, et le Batave - Moldave.

Mais, du moins, est-il honnête. Pas très intelligent, mais honnête. Patriote par la force des choses, par la force des catadylmes, il pense sincèrement - pour autant qu'il pense - que "son" pays a inventé ou contribué à inventer la plupart des choses dont parlent les encyclopédies, depuis l'amour romantique jusqu'au fil à couper le beurre. Il goûte comme madecine les lieux communs et les platitudes du jargon patriotard, les rend diminués d'éloquence mais augmentés de volume, et quoique il puisse n'être pas toujours d'accord avec telles lois de "son" pays, telle stratégie de "ses" généraux, il vire au bleu si le patriote de l'autre rive y ose une critique. Il est pour "laver son linge sale en famille", car bien entendu il croit à la famille nationale.

Toutefois, son éthique ne procédant pas d'une doctrine mais d'un complexe, pas d'une idéologie mais d'un paquet de sentiments, le Moldave et le Batave patriotes ne sont nullement des professionnels du patriotisme. Ils en sont, au contraire, les tristes victimes.

Le professionnel du patriotisme, lui, est de complexion toute différente. Il n'a rien des bienheureuses certitudes du dindon, rien non ne méprisent aucune note de la misérable grasse oratoire des démagogues de cirque, il ne souffre pas d'éclosion intestinale : il est conscient de placer une marchandise et en connaît le juste prix. L'un - relative- siécle, il conjugué et déclina patrie- patrie à tort et à travers et en meurt asphyxié ; l'autre - produit de la veille - puise ses accents dans la décadence de l'idée nationale, il y met de style et de la guir- vides jours change en pilier de auristie, au jeune anarchiste qui en se mariant devient un modèle de petit-bourgeois, le professionnel, au départ, n'avait que dégoût pour ce que par la suite il mènera à plei- nes cabines avides. La ressemblance, cependant, n'est qu'apparente. Le ci-devant athée, le jeune réfractaire, le non-conformiste en un mot qui finit par rejoindre la grande armée des bant-out-out, succombe à l'implacable poids des corruptions sociales ; il a subi une sorte d'évo- lution à l'envers et s'est liquéfié sous la dissolvante emprise des normes bourgeoises. Par contre, le spécialiste de la patrie, celui du moins dont dans ces lignes j'entends dessiner la figure, est - en règle presque absolue - un transfuge conscient et organisé. Mais ce qui réel- lement le différencie du patriote béant, c'est que les amours de celui- ci sont enracinées à son sol natal, inséparables en quelque sorte d'avec son certificat de naissance, il ne jure que Moldavie - si Moldave, Bata- vie - si Batave, tandis que celui-là, quelle que soit sa terre d'origi- ne, ou sa langue maternelle, se professe qu'une exclusive passion : celle de la Russie-sous-Staline. - Ce patriote de métier est, de fait, un apatride. Et, étrangement assez, d'entre les millions d'apatrides de nos jours, il est l'unique phénomène qui paie allégeance au plus mon- strueux des totalitarismes.

Le prototype du patriote professionnel apatride, celui qui a atteint une espèce de grandeur dans le maniement du bœufier stalinien, est le nommé Louis Aragon, poète par la grâce des dieux, clarinette par la grâce de saint Joseph ; Louis Aragon, ex-dadaïste, ex-surréaliste, ex- auteur du Can d'Irène, du Paysan de Paris, du Traité du Style, ex-lui- même ; Louis Aragon qui écrivait "...j'ai bien l'honneur chez moi, dans ce livre, à cette place, de dire que je conduis l'armée française dans sa totalité" (je cite de mémoire) - qui écrivait comme ça quand il avait du génie : Louis Aragon qui, tel le héraut de service de l'Uzobékistane, s'époumonnait "Hourra l'Oural !..." - qui s'époumonnait comme ça quand il n'avait plus guère de génie ; Louis Aragon qui, plus cocardier que l'ex Déraculé, s'égoïlle de la voix des coqs "...jamais éteint renais- sant de sa braine Perpétuel brûlot de la patrie" - qui s'égoïlle comme ça quand, en fait de génie, il lui reste des briques.

Mais peut-être suis-je injuste. Peut-être, me laissant aller avec complaisance au franc dégoût que m'inspire la profession de patriote apatride, suis-je trop content d'accabler le nommé Louis Aragon, - l' accabler au point de lui dénier une once de vraie émotion. Peut-être au prix de mon écoeurement s'est-il gagné d'autres adhésions, plus valables,

plus désintéressées que la mienne. Peut-être l'effet de noir venique à la dignité de l'homme, à l'impresscriptibilité de la vie, qui ne se gavent pas de haine ni ne pensent que le massacre appelle le massacre, professionnel. - Peut-être vraiment ? Car, enfin, il est salué, il est même qui l'avaient honni quand son art - alors authentique - les fustigeait en pleine face. Mais aussi est-ce pour eux qu'il travaille, qu'il sollicite qu'il méprise tout en piaillant sous ses fenêtres, et qui le lui rend bien tout en l'enterrant sous le louange ; cette clientèle qu'il a ordre de séduire et dont il flatte les bas instincts - comme il est juste pour qui passe dans le camp ennemi et veut s'y faire une affaire. Et que l'on ne vienne pas me dire que de nouveau je m'abandonne à mon mal de cœur. Dans La Nouvelle Revue, revue catholique et bien-pensante du prude Canada, on peut lire sous la signature de M. Marcel Raymond (Vol. III, N. 5, août-septembre 1944) : "Au Canada, celui qui aurait essayé, il y a quelques années, d'écrire en bien de livres comme Les Cloches de Bâle, Le Mouvement Perpétuel, Anicet, ou de mettre sur le compte de l'art l'opacité des Paramètres, se serait fait montrer du doigt. Il a suffi à ce poète de parler de la France, la main sur le cœur, d'évoquer Dunkerque ou "Juin poignardé", pour que tout lui soit pardonné de son passé inquiétant. On le prononce dans les salons ; on lit ses vers à la radio, avec toutes sortes d'accompagnements sérénifères, on le cite au petit déjeuner en plongeant le couteau jusqu'à la garde dans le pot de marmelade anglaise." "Que tous ceux qui n'ont jamais rien entendu à la poésie, qui ont toujours tenu les "voyants" pour des voyous, des farceurs ou des illuminés s'arrachent maintenant Aragon et en fassent leur vedette, il y a de quoi donner sur les nerfs du critique le plus placide." "Vengeance de la bourgeoisie contre la poésie." "Que le symbole du désordre devienne celui de l'ordre et la bannière du nationalisme le plus étroit - celui qui veut complètement renier le passé - il y a là quelque chose de gênant..." "Leurs étranglements de joie (ceux de la bourgeoisie) et leurs borborygmes d'admiration devant, la plupart du temps, le plus mauvais... gement le plaisir de l'admirateur de bonne volonté. Il sent à quel point la poésie a toujours été en avance sur le public et comme Aragon peut la desservir en la remettant au pas."

Mais on se tromperait en pensant qu'Aragon se contente de régler le pas à la poésie seule. Les amours de ce patriote sont si exclusives, si entières ses jalousies, qu'il entend museler sa bien-aimée par le haut, et par le bas il entend lui mettre la gâchette de chasteté. Car, tout en rimaillant

Vous pouvez condamner un poète au silence
Et faire d'un oiseau du ciel un galérien
Mais pour lui refuser le droit d'aimer la France
Il vous faudrait savoir que vous n'y pouvez rien

Il réclame les galères et douze balles dans le ventre pour quiconque s'abaisse de ne point bôier avec lui, de ne point se découvrir au mot France - pardon, je veux dire au mot URSS.

"Il y a une poésie de la bassesse", écrit, en se regardant dans la glace, le nommé Louis Aragon à propos des Fagus de Journal (1939-1949) d'André Gide ; et, dans le même texte, lequel en fait de bassesse est

- 11 -

vie d'André Gide. Mais qui ne connaît l'homme - Qui n'apprécie la man-
ière à se pencher sur l'abîme dans lequel le comte Louis Aragon n'a
cessé de dégringoler cul par-dessus tête ? Qui ne l'a vu, hier anti-
hygiéniquement internationaliste, aujourd'hui xénophobe à tous crins ?
Existe-t-il une figure de jonglerie, un tour de saltimbanque, qu'il
n'ait exécutés ? On l'a vu danser le cossack ou l'accompagner de
la Marsaillaise, s'enivrer de vodka et urier vive le pinard, applaudir
aux proses de Moscou et clamer Justice, porter aux nues la "démocratie
soviétique" et honnir le "fascisme de chez nous" ; on l'a vu se hâter
mer de piquants au sein non de l'Eglise, et on l'a vu faisant des dé-
marches chez le cardinal Verdier afin que celui-ci intervint auprès
de Franco - suspendre le bombardement de Madrid en ce qu'il est la Noël
(1938) ; on l'a vu réclamer le poteau pour les pacifistes, et on l'a
vu - lui seul d'entre les valets de plume - avoir l'astuce de procla-
mer dans sa feuille russe Le Soir (24 août 1939) que le pacte Staline-
Hitler signifiait la paix sûre et certaine, la France - cette saute-
l'imperialiste - ne rêvant que plaines et bossés. (Vois de court et l'autre
d'instruction, Cachin et feu Péri ne surent sur quelle fosse s'asseoir
et l'Humanité du même jour ne pipe mot de cette "paix-là"). Et le voi-
ci drapé de tricolore et à cheval sur l'Arc de Triomphe et torturant
faux alexandrins et fagesses rimes France et alliance, le voici dans de
nouveau réclamant le poteau pour quiconque ne sautille point à sa
corde. - à cette corde sur laquelle lui et son digne pendant, le bom-
mé Ilya Ehrenbourg, font le funambule marébre.

Il a tout piétiné, y compris sa propre croupe : tout souillé de ses
premières excréments, tout pollué de ses dernières défécations. Que le pa-
triotisme bélant dont l'oreille et le foie s'épanouissent au cocorico d'
Aragon ne se gêne pas : il le trouvera au bas de son escalier, dans
la poubelle au bas de son escalier, et il peut l'y ramasser. Et main-
tenant je vais me lever les mains et se rincer la bouche.

Jean Malaquais

Mars 1945

In Politiques, août 1945
et Quand même fanalons